Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 75 (1930)
Heft: 8

Artikel: La défense d'après le S.C. 1927 [suite]
Autor: Montfort
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341308

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La défense d'après le S. C. 1927.

(Contribution à l'étude de l'Instruction sur le service en campagne.)

(Suite.)

PHYSIONOMIE DU COMBAT DÉFENSIF.

Combat des avant-postes.

Le combat des éléments avancés installés en avant-postes est peu développé dans le S. C. aux articles 190, 272, 274. Il se présente sous des formes différentes suivant les missions données à ces éléments.

Les avant-postes doivent-ils *résister sur place pour arrêter momentanément l'ennemi*, le combat qu'ils livrent présente, d'abord, le même caractère que celui de la position de résistance, les avant-postes étant couverts par un réseau de feux, pour se terminer ensuite par un repli, étudié à l'avance, sur la position principale.

Les avant-postes doivent-ils *alerter et se replier* sans combattre, ce sont de faibles éléments, répartis en plusieurs groupes, à proximité d'emplacements ayant de bonnes vues et permettant un repli facile, qui jouent le rôle d'organes avertisseurs. Les avant-postes de la 132e division française, plus particulièrement le 330e R. I., le 15 juillet 1918 au Mont-sans-nom, dont nous avons déjà parlé à propos des possibilités très réduites de récupération des éléments avancés, offrent un exemple d'avant-postes avec une mission de ce genre. Les deux patrouilles fixes poussées en avant par le 1er bataillon du 78e R. I. français, le 15 juin 1918, sur le plateau d'Asiago, dont nous citons plus loin le combat en détail, en fournissent un autre exemple.

L'effectif d'avant-postes n'ayant qu'une mission d'alerte est réduit au minimum. Il n'y a pas d'échelon de combat, et l'échelon de surveillance est composé d'un rideau de postes d'observation, de patrouilles fixes.

Le moment de leur repli doit être fixé de façon précise, ne laissant place à aucune interprétation de la part de celui qui doit l'exécuter. Ce moment doit être choisi avant l'abordage par l'infanterie assaillante, de manière que le repli soit possible. Le plus souvent on fixera, sur le terrain, une ligne dont le franchissement par l'ennemi autorisera les avants-postes à se replier. Les itinéraires de repli doivent être reconnus et désignés avec soin pour mettre les éléments qui se retirent à l'abri du feu de la position de résistance. Il est illusoire de compter sur les éléments repliés des avant-postes pour coopérer à la défense du front d'arrêt [1]. Tout au plus pourra-t-on les utiliser pour renforcer les réserves.

Les avant-postes doivent-ils *se replier en combattant* pour retarder la marche en avant de l'ennemi, c'est par le jeu d'échelons véritable combat en retraite que cette mission sera remplie. « Ils s'échelonnent alors fortement, se dérobent à l'attaque ennemie et ne résistent, de compartiment en compartiment, que dans la mesure indiquée ou autorisée par la situation » (art. 274). La distance qui sépare la position des avant-postes de la position de résistance ainsi que les effectifs consacrés à cette manœuvre, ne permettront que le jeu d'un nombre restreint d'échelons. A ceux-ci conviennent des positions favorables, dont les caractéristiques ont été indiquées à propos de notre petite étude sur la manœuvre en retraite [2].

Une autre mission, dont ne parle pas le S. C., mais qu'il n'interdit pas, consiste à faire *résister* les avant-postes *sur place, pour dissocier l'attaque ennemie.* C'est par de solides points d'appui, organisés de manière à pouvoir tenir même encerclés, que ce résultat sera atteint ; points d'appui large

[1] Aux manœuvres du R. I. mont. 6 en 1928, le commandant du bataillon rouge avait basé *toute* la défense du front d'arrêt, le second jour des manœuvres, au Simplon-Kulm, sur la récupération des éléments avancés. En 1929, nous avons vu des manœuvres pratiquant le même procédé.

[2] *Revue militaire suisse*, juin 1927.

ment pourvus en munitions et en vivres. Le 158e R. I. français (43e division) a usé de ce procédé, dans la bataille du 15 juillet 1918, à l'est de Perthes-les-Hurlus. Ses points d'appui d'avant-postes : « Réduit des Taupes », « Réduit des Loups », « Réduit Galata » ont arrêté l'attaque allemande, déclenchée à 0400, pendant plus de trois heures. A 19 heures, le « Réduit des Taupes », complètement entouré, résistait encore. Ces réduits ont rempli leur rôle puisque l'attaque, passablement disloquée, n'a abordé le front d'arrêt qu'à 0845. (voir croquis no 8).

Quoi qu'il en soit, la manœuvre aux avant-postes est une opération délicate qui ne peut être exécutée avec fruits que si les exécutants sont bien fixés sur ce qu'ils doivent faire. Pour ceux-ci, la conduite à tenir doit être nette. *Repli ou résistance sur place.* Notre S. C. le dit à propos des postes de sous-officiers : « L'attitude de ces hommes doit être clairement réglée. Chacun d'eux en particulier saura : si le poste doit tenir ou se replier, et, dans ce dernier cas, sur quel point ? si, en cas de repli, le poste doit combattre ou décoller sans résistance ? » (art. 197). On doit appliquer cette règle à tous les organes des avant-postes.

C'est au commandant qu'il importe de peser avec soin ce qu'il compte faire, ce qu'il doit faire, et de le dire d'une façon précise. *En général,* si le gros des troupes n'est pas encore installé sur la position de résistance, les avant-postes ont à *résister sur leurs emplacements* pour procurer à ce gros le temps de se préparer et de mettre ses moyens en œuvre ; si le gros des troupes a déjà occupé la position de résistance, les avant-postes sont simplement chargés de lui donner l'alerte et de résister pendant un temps plus ou moins long, fixé par le commandant, avant de se replier.

Nous avons déjà signalé que même lorsque les avant-postes ont une mission de repli, celle-ci ne s'accomplit pas sans de grosses pertes. Il en résulte que tout effectif détaché en éléments avancés sur une position d'avant-postes (art. 272, 274) — au contact immédiat de l'ennemi — doit être considéré comme momentanément perdu pour la défense de la position de résistance. Il y a donc lieu d'être très avare des effectifs à

attribuer aux avant-postes et de consentir à ne dépenser, pour cette mission de sûreté, que les forces strictement indispensables, en n'oubliant pas que le maximum des moyens doit se trouver sur la position principale.

En outre, le chef ne doit pas abandonner les avant-postes à eux-mêmes. Ils font partie du système défensif et, comme tels, ont le droit de recevoir l'appui des feux nécessaires pour assurer leur repli ou leur défense. « Lorsque le but du combat est de pourvoir à la sûreté de la position principale, l'artillerie et les mitrailleuses de cette dernière interviennent progressivement dans la lutte. » (art. 274)

Pas plus aux avant-postes qu'ailleurs, l'infanterie ne doit être abandonnée. Le combat des « éléments avancés installés en avant-postes » demande la collaboration de toutes les armes.

Ajoutons que le combat aux avant-postes exige, plus encore que la lutte sur la position de résistance, des troupes au *moral élevé*, acceptant courageusement le sacrifice total que le chef est parfois dans l'obligation de leur demander.

[*Combat sur une position avancée* (art. 272, 273.)]

Le combat sur une position avancée ne présente rien de particulier ; il est semblable, moins la durée, à celui qui se livre devant le front d'arrêt. Nous verrons ce combat en détail plus loin. Il faut tenir un certain temps pour tromper l'ennemi sur l'emplacement réel de la position de résistance.

Il s'agit d'établir un plan de feux, avec des tirs d'arrêt, comportant en tout cas un barrage frontal continu, et avec des tirs de harcèlement. L'artillerie appartenant à la position avancée (art. 273) jouera son rôle dans cette organisation.

L'ennemi ayant effectué sa marche d'approche, pris contact, monté et même prononcé une attaque, la garnison de la position avancée manœuvrerait en retraite sur la position principale.

« La retraite doit pouvoir s'effectuer sans pertes inutiles ; en aucun cas l'assaillant ne doit pouvoir aborder la position principale — ou de résistance — en même temps que les fractions en retraite » (art. 272).

Combat sur la position (art. 7, 13, 23, 280, 289, 290, 291, 293).

L'adversaire, après avoir mis hors de cause les éléments avancés et progressé par les cheminements de l'avant-terrain de la position, est retardé et gêné par les tirs de harcèlement de l'artillerie et des mitrailleuses chargées spécialement de cette mission. Il arrivera à prendre contact, à localiser les postes avancés, et il tombera sous le feu des tirs d'arrêt du barrage courant devant le front d'arrêt.

* * *

Exemple : Le 1er bataillon du 78e R. I. français, sur le plateau d'Asiago, le 15 juin 1918 [1] (voir croquis N° 7).

En 1918, les troupes françaises relevèrent la 1re Armée italienne sur le plateau d'Asiago. Le 1er bataillon du 78e R. I. occupa, vers la fin de mai, le secteur « Agnès » comprenant le saillant dit du « Doigt de Brutus ».

Modifiant un dispositif purement linéaire, le commandant du 1er bataillon du 78e R. I. organisa, avec l'approbation de son commandant de régiment, la défense comme il suit :

A. *Plan de feux.*

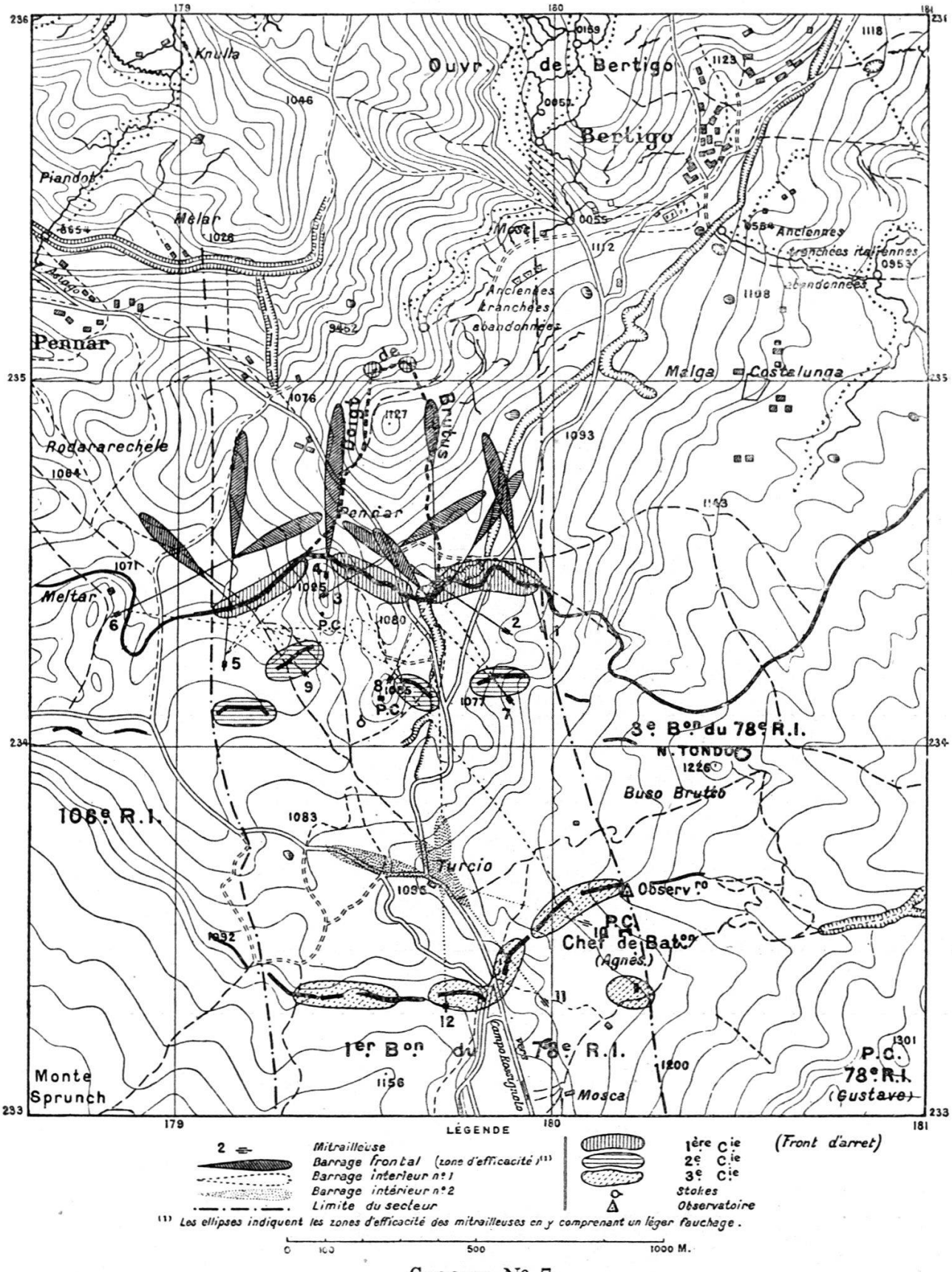
Tirs d'arrêt. — *Barrage frontal* à cheval sur la route de Bertigo sur le ravin profond qui la longe, et sur la route de Pennar, par les mitrailleuses 1 à 6 (2 sections).

Barrage intérieur N° 1 sur les ravins de Bertigo et de Rodararechele, par les mitrailleuses 7 à 9 (1 section). Ces trois pièces participent au barrage frontal par superposition.

Barrage intérieur N° 2 sur le carrefour de Turcio, par les mitrailleuses 10 à 12 (1 section). La pièce N° 10 participe au barrage intérieur N° 1 et la pièce N° 12 au barrage frontal par un tir à la distance de 1500 mètres.

Deux mortiers Stokes (81 mm.) fournissent des feux dans les ravins sud de Bertigo, dans les ravins sud et est de Melar et, le cas échéant, un barrage sur l'ouvrage Brutus (mamelon 1127). Ils sont installés en 94-41.

[1] D'après l'étude du colonel Tonnet, *Revue d'infanterie* de février 1929.


Knulla
Ouvr. de Bertigo
Bertigo
Piandot
Melar
Anciennes tranchées italiennes abandonnées
Pennar
Malga Costalunga
Roda arechele
Meltar
P.C.
3e Bon du 78e R.I.
N. TONDO
Buso Brutto
106e R.I.
Turcio
Observto
P.C. Chef de Bat.on (Agnès)
1er Bon du 78e R.I.
Monte Sprunch
Mosca
P.C. 78e R.I. (Gustave)
LÉGENDE
Mitrailleuse
Barrage frontal (zone d'efficacité)(1)
Barrage intérieur n°1
Barrage intérieur n°2
Limite du secteur
1ère Cie
2e Cie
3e Cie
Stokes
Observatoire
(Front d'arrêt)
(1) Les ellipses indiquent les zones d'efficacité des mitrailleuses en y comprenant un léger fauchage.
0 100 500 1000 M.

CROQUIS N° 7.

Artillerie. — Le groupe d'artillerie de campagne, dont les feux étaient attribués au bataillon, avait préparé les tirs suivants :

Tirs de harcèlement sur le ravin nord de Mosc, et sur le ravin de Melar, au départ d'une fusée blanche lancée par les éléments avancés.

Tirs d'arrêt, par superposition au barrage frontal de l'infanterie, sur la ligne cotes 1093 — 1127 — 1076, au départ d'une fusée rouge lancée par la compagnie de fusiliers de premier échelon ; cette fusée déclenche en même temps le barrage d'infanterie.

B. *Dispositif.*

Front d'arrêt. — Une compagnie de fusiliers participe par ses feux au barrage frontal, tient la base du « Doigt de Brutus » et couvre les emplacements des mitrailleuses 1 à 6. Cette compagnie détache deux postes de quatre hommes, commandés chacun par un sergent, en *éléments avancés* aux deux saillants extrêmes du « Doigt de Brutus », avec mission d'avertir et de se replier.

Deuxième échelon. — Une compagnie de fusiliers, échelonnée à 4 à 500 mètres en arrière du front d'arrêt, participe au barrage intérieur N° 1 et couvre les emplacements des mitrailleuses 7 à 9.

Réserve de bataillon. — Une compagnie de fusiliers, dans la dépression 500 mètres au sud-est du carrefour de Turcio, à cheval sur la route Turcio — Campo Rossignolo, participe au barrage intérieur N° 2 et couvre les emplacements des mitrailleuses 10 à 12.

C. *Les travaux.*

Ayant modifié complètement le dispositif des unités descendantes, le bataillon se trouvait sans abris. Il dut construire progressivement tous les emplacement d'armes et tous les fossés.

La première nuit fut entièrement consacrée au camouflage des emplacements sur lesquels devaient être effectués les travaux.

Le 14 juin, la veille de l'attaque autrichienne, les travaux n'étaient pas terminés. Leur état était le suivant :

La compagnie de premier échelon était enterrée et un obstacle en fil de fer courait devant le front d'arrêt. Abris légers pour le personnel. La compagnie de deuxième échelon disposait de quatre éléments de tranchées et de deux abris à l'épreuve pour une section. La compagnie de réserve avait deux bons abris de section et deux abris légers.

Tous les emplacements de mitrailleuses étaient achevés, non couverts, mais parfaitement camouflés, avec des abris légers à proximité.

Le P. C. de bataillon était terminé ; un P. obs., à proximité immédiate, était constitué par un grand arbre avec une échelle camouflée.

Toutes les liaisons téléphoniques étaient posées, mais aériennes, sauf la ligne P. C. Bat. à P. C. R. qu'on avait eu le temps de mettre en tranchée.

L'attaque autrichienne du 15 juin 1918.

Depuis plusieurs semaines, certains indices permettaient de croire que les Autrichiens préparaient une attaque. L'artillerie française avait fait sauter, un peu partout, de petits dépôts de munitions. Le nombre des batteries autrichiennes avait considérablement augmenté. La nuit, des bruits incessants signalaient de nombreux charrois dépassant en importance ceux des ravitaillements habituels. L'aviation autrichienne, très active fin mai, avait complétement disparu dès le début de juin. Plusieurs coups de main avaient permis de ramener des prisonniers. Ceux-ci déclaraient qu'une grande attaque était imminente. Le 14 juin au matin, un déserteur de la 42e division hongroise affirmait que l'attaque devait avoir lieu le lendemain 15, à la pointe du jour.

Pendant toute la journée du 14, les Autrichiens ne manifestent aucune activité. Ni avions, ni coups de canon. Cependant toutes les mesures préparatoires pour parer à une attaque imminente sont prises. Les munitions sont vérifiées et les approvisionnements complétés ; les mitrailleurs disposent de

4000 cartouches à la pièce. Le « Doigt de Brutus » est entièrement évacué. Les deux postes de quatre hommes, commandés par des sergents, sont poussés en patrouilles fixes, l'un vers Mosc, l'autre vers 94 /52; leur mission est de signaler (fusée blanche) tout mouvement de l'infanterie autrichienne dans le ravin nord-ouest de Mosc et le ravin de Melar, puis de se replier sans délai, l'un par le flanc est, et l'autre par le flanc ouest du « Doigt de Brutus ».

Le moral de tous est excellent. Le jour s'achève dans un calme et un silence impressionnants.

Le 15 juin, à 0300, les Autrichiens déclenchent un bombardement d'une extrême violence sur tout le front, intéressant à la fois les positions d'infanterie, les communications et les batteries, par obus de tous calibres et par obus lacrymogènes. Comme il fallait s'y attendre, le « Doigt de Brutus », ouvrage parfaitement connu des Autrichiens, est particulièrement martelé. Les plus gros calibres y sont appliqués ; deux obus de 420, non éclatés, en témoignent. En quelques minutes, les tranchées y sont bouleversées. Le carrefour de Turcio est violemment battu. Au contraire, la majeure partie des organisations du bataillon, entièrement inconnues des Autrichiens, restent intactes, et les hommes bien que médiocrement abrités ont peu à souffrir. Au moment où l'infanterie autrichienne débouchera, toutes les armes automatiques du bataillon, tous ses moyens de feu seront intacts.

A 0530, l'artillerie d'ensemble française riposte à l'artillerie autrichienne et ouvre un tir de contre-préparation sur les organisations adverses. L'artillerie autrichienne n'en continue pas moins son martelage qui semble même redoubler d'intensité. Les Français remarquent, néanmoins, une diminution sensible du nombre des obus lacrymogènes.

A 0600, l'infanterie autrichienne débouche du ravin au nord-est de Mosc et du ravin de Melar. La patrouille fixe de Mosc lance sa fusée blanche et se replie. Le premier tir de l'artillerie d'appui du bataillon s'abat sur les ravins au nord de Brutus.

Malgré ce tir, les Autrichiens progressent et, vers 0635 ils atteignent l'ouvrage Brutus. Toutes les lignes téléphoniques

sont coupées depuis longtemps et aucun renseignement ne parvient au commandant de bataillon. Le poste de signaleurs de la compagnie de deuxième échelon ne répond pas aux appels discrets qui lui sont faits de l'arrière.

Le commandant de bataillon, juché de bonne heure sur l'échelle de son observatoire, cherche à se rendre compte de ce qui se passe. Il a vu la fusée blanche. Il entend, d'autre part, le crépitement de ses mitrailleuses. Il sait que l'infanterie autrichienne a débouché. Une fumée intense lui masque l'ouvrage Brutus et ses abords. Tout ce qu'il peut voir avec netteté, c'est qu'aucun mouvement insolite ne se produit parmi les éléments de son bataillon dont il connaît les emplacements exacts. De temps en temps, il aperçoit, à travers une éclaircie, quelques fractions autrichiennes débouchant de la région de Mosc. Puis, plus rien, une fumée et une poussière épaisses couvrent tout.

Vers 0710, la situation au poste d'observation du bataillon devient difficile. On a l'impression que le tir autrichien redouble d'intensité. Le commandant de bataillon est légèrement blessé à la main mais ne quitte pas l'observatoire. En bas de l'échelle, son cycliste est assez grièvement blessé à la joue, mais demeure à son poste ne voulant pas aller au poste de secours.

Enfin, à 0715, l'horizon s'éclaircit, le barrage roulant autrichien vient sans doute de dépasser le poste d'observation, car un calme relatif s'établit et le voile de fumée se déchire. A la jumelle, on voit nettement les vagues d'assaut autrichiennes s'avancer sur les pentes du « Doigt de Brutus ». Mais, arrivées au sud de la crête 1127 — 1076, prises sous un feu effroyable de mitrailleuses, d'artillerie et de stokes, elles se disloquent. Les hommes se dispersent ; affolés, ils tournoient sur eux-mêmes, se jettent éperdument dans les ravins latéraux où ils tombent encore sous les tirs d'enfilade des mitrailleuses françaises. Leur élan est brisé, ils sont cloués au sol.

A 0900, un coureur de la compagnie de premier échelon apporte un laconique billet au P. C. du bataillon, l'informant que la compagnie tient et cause aux Autrichiens des pertes

sérieuses. Il amène avec lui un sous-officier du sturm-bataillon de la 42e division hongroise, fait prisonnier dans les fils de fer.

De son poste d'observation, le commandant de bataillon voit échouer à six reprises les tentatives autrichiennes.

Vers 1015, le tir des mitrailleuses françaises s'apaise. L'assaillant ne fait plus que de timides essais de progression. Ses intentions sont dévoilées par quelques tirs d'artillerie appliqués de nouveau sur le secteur « Agnès », mais l'infanterie est nettement immobilisée par les feux du bataillon. Le commandant de bataillon, convaincu de l'échec total de l'attaque, se rend en première ligne. Il y trouve une animation et un enthousiasme extraordinaires. Tous les visages sont radieux.

Peu de pertes, mais toutes de qualité, puisque cinq chefs de pièces de mitrailleuses ont été frappés à leur poste (dont deux tués).

Il est midi : les Autrichiens semblent annihilés. Aucune réaction de leur part, aucun coup de feu, aucun crépitement de mitrailleuses. C'est à peine si, de temps à autre, dans l'aveuglante clarté d'un soleil de juin, on voit ramper un blessé qui cherche à se retirer à l'abri. On a l'impression que l'attaque est brisée net et que les assaillants sont démoralisés, sans direction, incapables de réagir.

C'est alors que le commandant de bataillon prend la décision de bousculer les échelons de l'attaque terrés devant le front d'arrêt et de réoccuper l'avant-terrain avec ses éléments avancés. Cette contre-attaque de deux demi-sections, appuyées par le groupe d'artillerie dont les feux sont attribués au bataillon, par les stokes et par les mitrailleuses 1 à 6, part à 1600. Elle réussit et ramène 166 prisonniers.

Après une accalmie, les Autrichiens tentent, à 1830, une nouvelle attaque qui échoue de nouveau sous les feux des Français. Et la journée se termine par un violent bombardement du secteur, par l'artillerie autrichienne, de 2000 à 2230.

La nuit du 15/16 juin est marquée par un bombardement intermittent, aucun mouvement d'infanterie. A l'aube, les patrouilles du 1er bataillon du 78e R. I. rendent compte que

les Autrichiens sont réinstallés dans leurs anciennes positions.

On identifia le 15 juin, sur le front du bataillon, les 25e, 26e, 27e, 28e R. I. hongrois ; toute la 42e division hongroise.

Les pertes du 1er bataillon du 78e R. I. furent des plus légères : un officier et douze hommes tués, deux officiers et vingt-six hommes blessés. Les Français déclarent avoir enterré trois cent cadavres autrichiens.

La consommation des munitions fut importante. Pendant les journées des 15 et 16 juin [1], le 1er bataillon du 78e R. I. consomma :

Compagnie de mitrailleurs (12 pièces). .	90 000	cartouches.
Compagnie de fusiliers de premier échelon	15 000	»
	1 200	grenades à fusil.
	600	grenades à main.

En somme, l'attaque autrichienne a complétement échoué ; toute la 42e division hongroise a fondu comme au creuset devant le front d'arrêt, sous les feux de la défense, parce que les Autrichiens ignorant le système défensif français — ignorance dûe, en grande partie, au camouflage parfait des armes automatiques — n'avaient pu détruire au préalable, ou neutraliser, les sources de feux du 1er bataillon du 78e R. I. « Au moment où l'infanterie ennemie débouchera — dit la relation française — toutes les armes automatiques du bataillon, tous ses moyens de feux, seront intacts. »

Le plan de feux de la défense a joué, l'attaque a été brisée devant le front d'arrêt.

« La défense... c'est le tir d'arrêt. » (S. C. art. 291).

* * *

Si la préparation d'artillerie, ou les tirs d'accompagnement de l'attaque, arrivent à neutraliser ou à détruire telle ou telle source de feu du front d'arrêt, il se produira des trous, des secteurs privés de feu dans le barrage frontal et l'assaillant

[1] Il n'y eut, le 16 juin, que quelques petits engagements de fractions de la compagnie de premier échelon, au nord du « Doigt de Brutus ».

pénétrera dans la position. Il se heurtera alors aux barrages intérieurs. « Les réserves de compagnie... organisent le terrain au débouché des points d'irruption éventuels de l'assaillant ; elles étirent ainsi le réseau des feux vers l'arrière, mais n'en restent pas moins disponibles pour exécuter les contre-assauts nécessités par la situation. » (Art. 285) « *Les garnisons avoisinant un point d'irruption doivent maintenir leur position.* » (Art. 295).

L'adversaire, affaibli, enrayé, arrêté — momentanément en tout cas — par les barrages intérieurs, est livré aux contre-assauts spontanément déclenchés.

* * *

Exemple : LA DÉFENCE DU CENTRE DE RÉSISTANCE « DUCHÉ », le 15 juillet 1928. (Croquis N° 8).

Cet épisode a sa place dans la bataille défensive de l'Armée Gouraud, en Champagne, le 15 juillet 1918, bataille dont nous avons déjà parlé.

Le centre de résistance « Duché », le secteur « Duché », dirons-nous, est défendu par le 3e bataillon du 158e R. I. (renforcé d'une compagnie du 15e bataillon de chasseurs. alpins).

Il a déjà été question du 158e R. I. à propos des avant-postes ayant mission de résister. Le secteur « Duché » est à un kilomètre au sud du Réduit des Loups.

Dispositif défensif du secteur « Duché » par le 3e *bat. du* 158e *R. I.* :

Front d'arrêt : 11e cp. fus., cp. du 15e bat. de chasseurs alpins, 10e cp. fus. ;

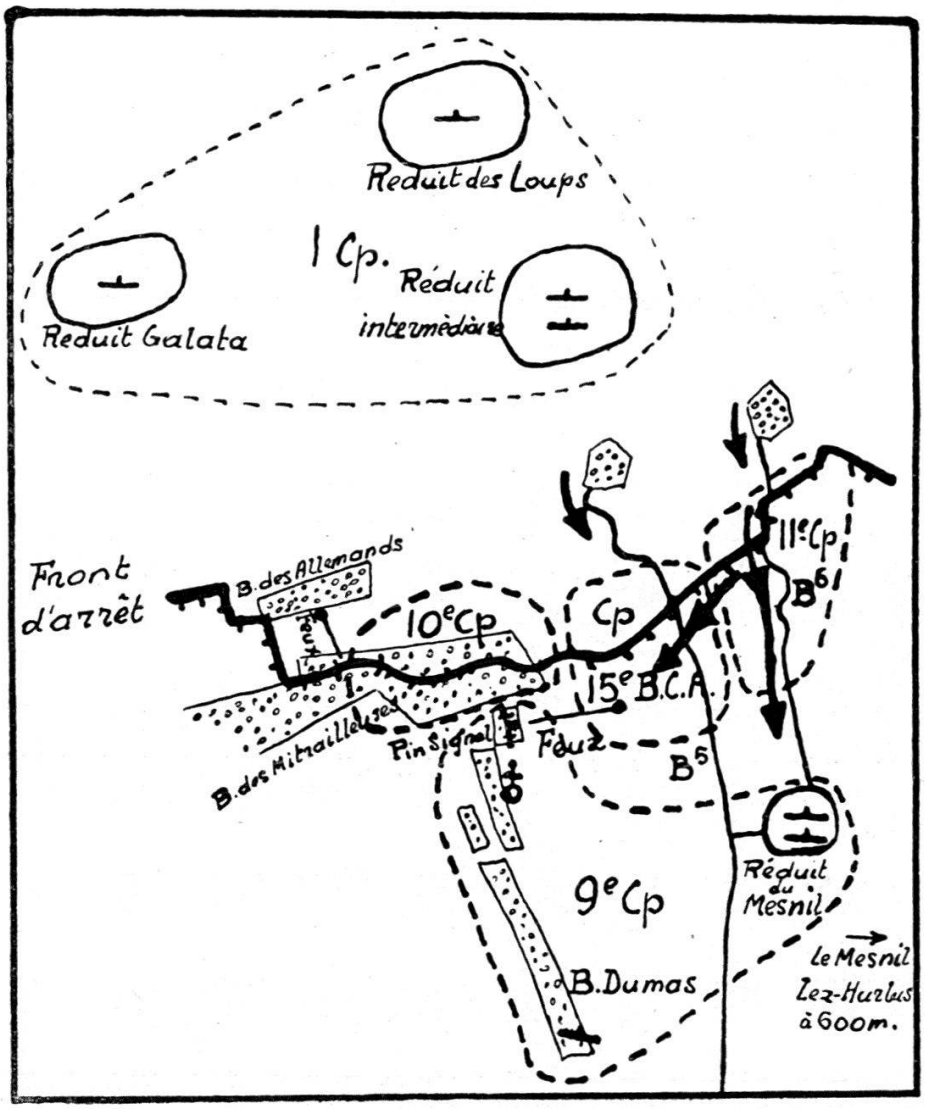
Deuxième échelon : 9e cp. fus. avec 2 sct. au Réduit du Mesnil, 1 sct. à l'arbre du Pin-Signal, 1 sct. au Bois Dumas.

Ces différentes sections ont des missions d'arrêt par le feu (barrages intérieurs) puis de contre-assaut, pour le cas où les compagnies du front d'arrêt seraient enfoncées.

Ainsi, les deux sections du Réduit du Mesnil ont des

missions de contre-assaut, vers le nord, par les boyaux B 6 et B 5.

La section du Pin-Signal doit faire barrage derrière les



CROQUIS N° 8.

Défense du centre de résistance « Duché » (15 juillet 1918).
Echelle : 1 : 20 000.

tranchées tenues par la compagnie de chasseurs, ou agir par le feu contre la lisière sud du bois des Allemands, en se portant à un emplacement de tir reconnu à la lisière nord du Bois des mitrailleuses.

L'attaque allemande.

Nous en avons déjà parlé, à propos du Réduit des Loups et du Réduit des Taupes.

A 0730, le 15 juillet 1918, les tirs de l'artillerie allemande, déclenchés depuis 0010, redoublent d'intensité sur le front d'arrêt du secteur « Duché ». Le barrage frontal français est demandé à 0815 et les premiers Allemands arrivent au contact du front d'arrêt à 0845. L'attaque paraît quelque peu fatiguée et disloquée par le combat qu'elle vient de livrer, depuis 0400, aux avant-postes du régiment (158e R. I.). Elle avance par infiltration, en utilisant presque exclusivement les cheminements, les boyaux, le barrage frontal interdisant toute progression en surface. Elle est bientôt arrêtée par le feu sur tout le front du bataillon, sauf en face du boyau B 6, secteur dans lequel les armes d'appui assaillantes sont parvenues à repérer, à détruire ou à neutraliser plusieurs sources de feu de la défense.

Les Allemands se frayent un passage sous l'obstacle en fil de fer et ils progressent vers le Réduit du Mesnil. D'autres groupes se rabattent vers le boyau B 5, cherchant à prendre de flanc et à revers la compagnie de chasseurs.

Mais les chasseurs bloquent les attaques par les boyaux et la section du Pin-Signal empêche tout mouvement en terrain libre. En même temps, les deux sections du Réduit du Mesnil déclenchent leur contre-assaut vers le nord et la situation se trouve bientôt entièrement rétablie dans le secteur « Duché ».

Ce petit exemple montre la nécessité des barrages intérieurs, feux des échelons d'arrière de la compagnie de chasseurs, feux de la section du Pin-Signal et l'utilité des contre-assauts ; le rétablissement du front d'arrêt dans son intégrité a été l'œuvre des deux sections du Mesnil. Il illustre bien l'article 280 du S. C. : « Le feu constitue le moyen essentiel du défenseur. Tenir, c'est conserver le terrain, empêcher l'assaillant de l'aborder en le clouant sur place par un *tir d'arrêt* écrasant. *Si, malgré ce feu, l'assaillant pénètre dans la position, les réserves le repoussent par..... des contre-assauts.* » (C'est nous qui soulignons).

* * *

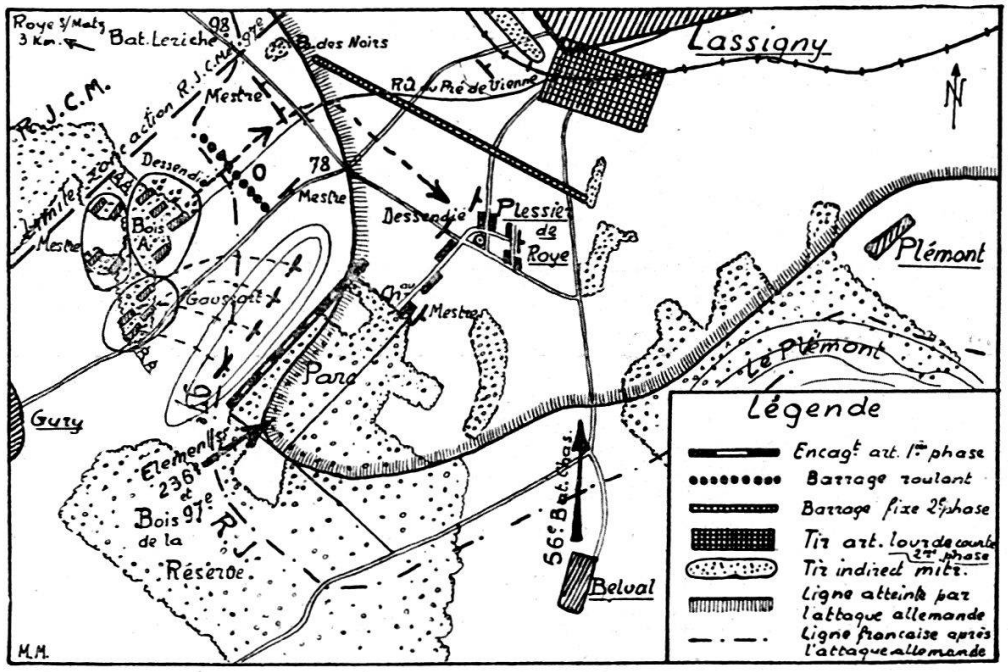
Si, malgré les contre-assauts des réserves de compagnie, ou de bataillon, l'assaillant arrive à se maintenir dans la position, s'il parvient à repérer et à faire taire les armes des barrages intérieurs qui l'arrêtaient, l'attaque reprendra son mouvement. Elle pénètrera encore plus dans la position, la poche, qu'elle a réussi à commencer, s'élargira, s'approfondira, mais, les garnisons avoisinant le secteur enfoncé se maintenant sur leurs emplacements (art. 295), les réserves de secteur résistant sur place (art. 286), l'attaque finira par s'arrêter de nouveau, par marquer un temps d'arrêt nécessaire à sa réorganisation.

C'est alors que, basée sur cette situation momentanément stabilisée, sera montée une contre-attaque, véritable attaque préparée.

* * *

Exemple :

CONTRE-ATTAQUE DU RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE DU MAROC (R. I. C. M.) AU PLESSIER-DE-ROYE le 30 mars 1918. (Croquis N° 9).



CROQUIS N° 9. Echelle : 1 : 50 000 environ.

Fin mars 1918, la 77e division (97e R. I., R. I. C. M., 236e R. I.) tient le front compris entre la hauteur de le Plémont et le village de Roye-sur-Matz (environ 5 km. de front).

La division a le 97e R. I. et le R. I. C. M. en première ligne et le 236e R. I. en réserve. Elle dispose de 6 groupes d'artillerie de campagne (3 groupes attribués à chaque régiment de première ligne), 2 groupes d'artillerie anglaise, 1 groupe de 155 courts et 1 groupe de 155 longs.

Vers 0730, les Allemands attaquent en direction de Plessier-de-Roye. Le 97e R. I. n'oppose à la division allemande qui l'attaque que 4 compagnies de fusiliers et 8 mitrailleuses dans le front d'arrêt. L'assaillant progresse, malgré ses pertes, et, utilisant habilement les cheminements de la région, il atteint le village et le parc du chateau de Plessier-de-Roye. Les Français, un instant submergés, réussissent, vers 1100, à reconstituer un front en face de l'attaque allemande qui reste immobilisée dans le parc (voir croquis).

A 1100, le commandant de l'infanterie divisionnaire 77 décide de monter, pour 1600, une contre-attaque, direction le village de Plessier-de-Roye, en partant du ruisseau du Pré-de-Vienne, avec 2 compagnies empruntées aux réserves du R. I. C. M., 1 compagnie du 236e R. I. et 4 sections de mitrailleurs des différents régiments de la division. Le tout aux ordres du Commandant Reboul du R. I. C. M.

Base d'attaque : la lisière nord-est du bois A.

Idée de manœuvre : la contre-attaque progressera vers le nord-est, en suivant le cheminement constitué par le vallonnement du ruisseau du Pré-de-Vienne, couverte à droite par une compagnie se rabattant en flanc-garde face à la lisière ouest du parc; arrivée à la route Plessier-de-Roye — cote 98, la contre-attaque conversera à droite et poussera sur le village et les derrières du parc, en se couvrant, sur le flanc-gauche, par quelques éléments poussés vers Lassigny.

En même temps, le 56e bataillon de chasseurs, partant de Belval, attaquera Plessier-de-Roye par le sud, pendant que des unités du 236e et 2 sections du 97e R. I., partant du Bois de la Réserve, attaqueront et nettoieront le parc.

Premier objectif : rétablir le front Plessier-de-Roye — cote 98;

Deuxième objectif : établir la liaison à l'est avec le 56e bataillon de chasseurs.

Artillerie : Pendant toute l'après-midi du 30 mars, l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde courte concentrent leur tir sur le parc, 2 batteries enfilant la lisière nord-ouest. L'artillerie lourde longue tire sur Lassigny que l'on suppose bourré d'Allemands.

La contre-attaque sera précédée d'une intensification de ces tirs pendant une heure.

A partir de l'heure H, le flanc droit de la contre-attaque sera couvert par un tir d'enfilade sur la lisière nord-ouest du parc.

L'infanterie suivra un barrage roulant qui débutera, à 1725, en barrage fixe à 400 mètres au nord-est du bois A. Ce barrage progressera ensuite à l'allure de 100 m. en 3 minutes pour se fixer au sud-est du Bois des Noirs. L'artillerie de campagne, qui tirait sur le parc, lèvera son tir, à la demande de l'infanterie, et viendra prolonger le barrage précédent au nord du Plessier-de-Roye, tandis que l'artillerie lourde courte reportera son tir du parc sur les lisières sud de Lassigny. (Voir le croquis).

Feux d'infanterie : A l'heure H, une compagnie de mitrailleurs du R. I. C. M. (bat. Leriche) exécutera un tir sur la lisière sud de Lassigny, complétant l'encagement d'artillerie sur le flanc gauche de la contre-attaque pendant le rabattement sur Plessier-de-Roye.

Exécution.

A 1720 le bataillon est prêt à s'ébranler :

La compagnie Dessendié est en premier échelon ; elle a elle-même trois sections en premier échelon et une section en second échelon débordant à droite. Chaque section de premier échelon, précédée d'une patrouille de combat, etc., a ses escouades en colonne par un, sur un seul échelon, à intervalle de déploiement.

La compagnie Gaussart, du 236e, est prête à se déployer face au parc, tandis que la compagnie Mestre, débordant à

gauche la compagnie Dessendié, est en second échelon du bataillon. La compagnie Mestre a deux sections en réserve de bataillon, derrière le centre du dispositif. Les quatre sections de mitrailleurs sont en second échelon, deux à droite et deux à gauche (voir le croquis).

A 1725 le barrage débute en O, devant les éléments du 97e accrochés au terrain depuis 1100. A 1730, l'infanterie qui a rejoint le barrage, se porte en avant ; les patrouilles de combat atteignent la route et tuent, près du pont, les premières sentinelles allemandes. La compagnie Dessendié et deux sections de la compagnie Mestre atteignent aussi la route et ouvrent le feu sur les Allemands complétement surpris.

Après quelques minutes d'arrêt, le commandant de bataillon lance le signal qui doit modifier les tirs d'artillerie et la compagnie Dessendié marche sur Plessier-de-Roye couverte par deux sections de la compagnie Mestre poussées vers Lassigny. Les fusils-mitrailleurs tirent en marchant, la progression se poursuit facilement, la résistance allemande est extrêmement faible.

La compagnie Gaussart qui devait se rabattre, dès le départ, en flanc-garde, face aux lisières ouest du parc, a été accueillie, à son apparition sur la petite crête qui sépare le ruisseau du parc, par un feu nourri qui l'a clouée sur place. Elle riposte, neutralise la défense de cette lisière du parc mais ne peut pas progresser.

La compagnie Dessendié atteint Plessier-de-Roye mais ne peut pas arriver à prendre liaison avec le 56e bataillon de chasseurs. Il est 1750; les deux sections Mestre en réserve de bataillon sont à la route Gury—Lassigny à 250 m. au sud de la cote 78. A ce moment des unités du 97e et du 236e R. I. envahissent le parc par le sud et le nettoient. Une section de la réserve de bataillon est poussée au château.

Dans la nuit du 30/31 mars, la liaison finit par être prise avec le 56e bataillon de chasseurs *et le front d'arrêt français est entièrement rétabli.*

Les Français ont fait 800 prisonniers dont 20 officiers.

(A suivre.) Major d'E. M. G. Montfort.

En 1914, il offrit ses services sans marchander et fonctionna quelque temps comme chef du génie d'une division, lui qui avait été quinze ans auparavant chef du génie du 1er corps d'armée.

Bien que son nom figure encore en tête des officiers du génie, dans l'annuaire officiel, le colonel Pfund n'a pas repris l'uniforme, depuis lors, mais il n'a jamais cessé de s'intéresser à l'armée et la vigueur qu'il a conservée lui permettra, ses amis l'espèrent, de s'y intéresser encore pendant de longues années.

ERRATA

Livraison de juillet 1930 :

P. 326, 11e ligne : au lieu de *Weser*, lire *Wesel*.

Même page, 16e ligne : au lieu de *être atteinte*, lire *subir une atteinte*.

Livraison d'août, sommaire de la couverture, titre de l'article du major Montfort : au lieu de « Les responsabilités de la guerre », mettre : « La défense d'après le S. C. 1927. »

p. 379 : mettre entre guillemets « véritable combat en retraite » et entre deux virgules, « ainsi que les effectifs consacrés à cette manœuvre »,

p. 395 : supprimer le mot « etc. ».

En outre, plusieurs erreurs de ponctuation dont le lecteur aura fait justice.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des affaires étrangères. Traduction publiée par la Société de l'histoire de la guerre. Tome X, 29 avril-11 décembre 1895. Traduit par Camille Jourdan. Paris 1930, Alf. Costes, édit.

Sans être aussi mouvementé que quelques-uns des précédents, ce Xe tome de la traduction de *Die grosse Politik* offre un sérieux intérêt. Nous sommes en pleine fièvre coloniale des Etats européens, et chacun suspecte, avec un regard d'envie, les désirs conquérants du voisin. L'Allemagne, tout en affectant le désintéressement n'est pas plus désintéressée que les autres. En tâtonnant elle cherche où prendre sa part. C'est très visible au moment du règlement de compte de la guerre sino-japonaise. La Russie, la France, l'Allemagne s'unissent pour priver le Japon de partie de sa victoire ; la Russie, parce qu'ayant des prétentions sur le nord chinois, elle tient à ne pas trouver sur ses pas une puissance concurrente forte de ses récents succès, le Japon ; la France, alliée de la Russie de qui elle attend